

Le talent déjà affirmé du jeune chef d'orchestre Philippe Jordan

Ce Suisse de 34 ans sera le directeur musical de l'Opéra de Paris à partir de l'été

Musique

Il y a au moins deux raisons d'observer de près la carrière du jeune chef suisse Philippe Jordan - il a 34 ans : son père, le chef d'orchestre Armin Jordan (1932-2006), disait, du haut de son grand talent, que son fils était plus doué que lui ; il sera, à partir de l'été, le directeur musical de l'Opéra de Paris.

Philippe Jordan a été nommé à ce poste par Nicolas Joël qui remplacera, lui aussi l'été prochain, Gerard Mortier à la tête de l'établissement parisien. Ce fait attire d'autant plus l'attention que les deux derniers patrons de l'Opéra de Paris, Hugues Gall et Gerard Mortier, n'avaient pas cru bon de confier ce titre à un chef permanent.

Philippe Jordan donne en concert, à la Salle Pleyel, en 2009 et 2010, avec le pianiste François-Frédéric Guy et l'Orchestre philharmonique de Radio France, l'intégrale des concertos de Beethoven, également gravée pour Naïve (déjà parus : concertos 1, 4 et 5). Il va de soi que le chef suisse titille la curiosité, d'autant qu'il a assez peu dirigé en France.

Comme Jordan senior, le jeune homme a suivi une voie à l'allemande, qui fut celle, en sa jeunesse, d'Herbert von Karajan et de tant de chefs outre-Rhin : emplois d'assistant et de chef de chant, premiers engagements dans des théâtres et orchestres provinciaux avant de grimper les échelons de la carrière.

Philippe Jordan a d'abord assisté Jeffrey Tate ou Daniel Barenboim, pris la direction d'institutions lyriques et symphoniques discrètes avant d'être nommé principal chef invité du Staatsoper de Berlin puis à l'Opéra de Paris, fait des débuts remarquables au Festival de Glyndebourne, au Metropolitan Opera de New York, au Festival de Salzbourg, et dirigé de nombreux orchestres internationaux... Tout cela avant la trentaine, ce qui n'est pas rien.



L'Orchestre philharmonique de New York, dirigé par Philippe Jordan, le 6 décembre 2007. Avery Fisher Hall, New York.

RACHEL PAPO/« NEW YORK TIMES »

À l'Opéra de Paris, Jordan aura la responsabilité, a-t-il confié au *Monde*, « de 35 à 40 soirées, chaque saison, dont quelques concerts symphoniques avec l'Orchestre de l'Opéra ». Son contrat ne lui permettant pas de diriger d'autres formations françaises, ses concerts de Beethoven à la Salle Pleyel, tous complétés par des œuvres de Bela Bartok, seront les seules exceptions à cette règle : « Ces engagements étaient conclus avant que je ne signe mon contrat à l'Opéra. C'est donc une autorisation dont je me réjouis, car je suis heureux de donner en concert ces concertos que nous enregistrons avec François-Frédéric Guy pour Naïve. »

La lecture qu'il a donnée, le 6 février, avec le pianiste français (né en 1969) du juvénile *Premier*

concerto de Beethoven a montré qu'il ne le traitait pas comme un concerto *L'Empereur* (le cinquième) avant l'heure ni ne le tenait pour une comète post-mozartienne. Le soin, le goût de cette interprétation, ni baroque ni lourde, sont tels qu'on pourrait presque, si l'on voulait faire la fine oreille, lui reprocher un côté « bien sous tous rapports ». Mais l'on ne s'ennuie pas un instant et l'intelligence, la musicalité pétillent.

François-Frédéric Guy dit justement de cette collaboration : « Nous regardons dans la même direction. » Ce qui profite à cette aventure rafraîchissante, qualité qui n'est pas commune dans ce répertoire rabâché.

Subtil, ferme, lyrique mais ne perdant jamais le sens de la pulsa-

tion dans les passages « vocalisés » du mouvement lent, le pianiste français s'affirme comme un beau Beethovenien. Ce que confirmait le bis accordé, le mouvement lent de la sonate dite « *Au clair de lune* ». Guy l'interprète d'une manière extraordinaire, dans une tristesse droite et digne, sans crêpe ni cierges, comme un choral pour orgue. La mélodie, d'ordinaire jouée sanglotée, est donnée comme un motif de plain-chant grégorien traversant la polyphonie. C'est splendide, et inédit.

Dans le *Concerto pour orchestre* (1944) de Bela Bartok, donné en seconde partie, Jordan convainc par son tonus et sa poésie, même si l'on sent que l'expérience lui donnera encore plus de liberté et de profondeur face à cette partition virtuose et géniale qui prend l'orchestre tout entier pour un soliste - d'où s'échappent de vrais solos, duos, trios et quatuors, à la manière des concertos baroques.

Jordan a en lui l'essentiel : la musicalité, l'expérience, la capacité de capter l'attention des orchestres (l'Orchestre philharmonique de Radio France sonnait superbement) et du public. Ce sont là plus que des promesses. ■

Renaud Machart